

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 9 mai, 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : A nos abonnés.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Après l'amour, par A. Sylvestre.—Chronique musicale, par Mina.—Gros-Ours.—Causerie, par Charles.—Un conseil par semaine.—Primes du mois d'avril : Liste des numéros gagnants.—La porteuse de Pain (*suite*).—Comment on paye les soldats chinois.—Notes et impressions.—Instinct et intelligence.—Récréations de la famille.—Rébus—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : *Le Monde Illustré*, 2<sup>me</sup> année.—L'insurrection du Nord-Ouest : Gros-Ours, chef des Cris.—Afghanistan : Abdurhaman, émir de Caboul.—La Russie et l'Angleterre en Asie : convoi d'artillerie se rendant à la frontière.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## A NOS ABONNÉS

Beaucoup de nos abonnés nous ont écrit pour nous demander si nous voulions nous occuper de la reliure du volume de la première année du MONDE ILLUSTRÉ.

C'est avec plaisir que nous leur annonçons que des arrangements, ont été faits, avec un des premiers relieurs de Montréal, pour avoir un ouvrage bien fait et élégant.

Le prix modique, qui est de beaucoup au-dessous de la valeur réelle de la main d'œuvre, a été fixé à \$1.00, et le volume sera renvoyé relié, franco, sur réception de cette somme et des numéros parus.

BERTHIAUME & SABOURIN,  
30, rue St-Gabriel, Montréal.

## ENTRE-NOUS

Il y a aujourd'hui un an que LE MONDE ILLUSTRÉ a été présenté au public, et l'accueil qui lui a été fait prouve que ses propriétaires ont su trouver le moyen d'intéresser les lecteurs de leur journal.

Les commencements ont été pénibles, les sacrifices que l'on a été forcé de s'imposer ont été souvent très lourds, mais tout cela était dans l'ordre des choses ; ce qui nous est arrivé devait arriver.

Il nous fallait obtenir la confiance du public, nous avons réussi. Aujourd'hui, LE MONDE ILLUSTRÉ est assis sur des bases solides, et nous pouvons assurer nos abonnés que nous n'en resterons pas là. Nous voulons augmenter notre format, multiplier les gravures, en un mot faire un journal de premier ordre. Tout cela viendra en son temps et avant peu.

\*.\*

Le succès des charmantes légendes de M. S. Côté, des poésies de M. G. Désaulniers et des œuvres de plusieurs écrivains, collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, m'engage à demander surtout aux jeunes gens qui s'occupent de littérature de nous envoyer leurs essais.

Nous publierons avec plaisir tous ceux qui seront soignés.

Comme nos lecteurs ont pu en juger par eux-mêmes, nous ne nous occupons nullement de politique. Nous tenons toujours à ne froisser aucun parti.

A quoi bon, du reste ? LE MONDE ILLUSTRÉ est et restera le journal de la famille, c'est le conteur qui vient tous les samedis causer avec vous de ce qui se passe et même de ce qui n'est pas, mais pourrait être.

Il faut aussi que notre journal ait un but vraiment patriotique, et c'est pourquoi je désire qu'il serve à faire connaître les œuvres de nos jeunes écrivains.

D'aucuns trouvent que je suis parfois difficile. Franchement, cela ne vaut-il pas mieux que de toujours applaudir et louer sans cesse.

On dit aussi parfois qu'il faut user d'indulgence, parce que notre pays est jeune. Je ne suis pas du tout de cet avis. D'ailleurs, il n'y a plus de pays

jeunes, il y a longtemps que cette vieille redite est passée de mode.

Soyons de notre siècle et travaillons, travaillons sans cesse à nous former le goût et à produire quelque chose qui sorte du banal.

C'est avec cet espoir que je commence ma seconde année de causeries.

\*.\*

Une après-midi de la semaine dernière, un de mes collègues me demanda de l'accompagner au sommet des tours de Notre-Dame, d'où, me disait-il, on pourrait bien mieux juger de l'étendue de l'inondation.

L'idée n'était pas mauvaise, le panorama que l'on découvre du haut de ce monument est en effet admirable, et le plaisir que l'on éprouve fait oublier facilement la fatigue qui résulte de l'ascension de quelques centaines de marches.

Mais j'oublie qu'un ascenseur vous épargne la moitié du chemin.

Nous partîmes et primes bientôt place dans la boîte, qui s'arrêta au bout d'une minute, près du gros bourdon.

Il faisait un vent à décorner les bœufs, le colosse de pierre semblait osciller sur sa base, les rafales qui se succédaient s'engouffraient dans les grandes ogives et s'abattaient en hurlant sur la cloche énorme.

Ma foi ! moquez-vous de moi si vous voulez, je tirai le fil du timbre et nous... reprîmes le chemin d'en bas.

\*.\*

Pourquoi je redescendis au plus vite, vous allez le savoir, et vous serez même étonnés, j'en suis sûr, que j'aie pu me décider à monter jusqu'au bourdon.

Un jour, il y a bien longtemps de cela, j'avais fait l'école buissonnière, cela ne date pas d'hier, et escorté d'un de mes compagnons de collège, nous partîmes dans le but de mettre à exécution un projet mûri depuis plus de six mois.

Il s'agissait de faire l'ascension des tours de Saint-Eloi.

Deux tours, c'est tout ce qui reste d'une des plus vieilles abbayes du Nord de la France. Le saint compagnon du bon roi Dagobert passe pour être le fondateur de cette maison qui a donné à l'Eglise des moines célèbres et des savants illustres.

Les vastes cloîtres, la chapelle, grande comme une cathédrale, les cuisines, les magasins, tout a disparu peu à peu, et le vent de la Terreur a éparpillé ce qui restait à la fin du siècle dernier.

Seules, les deux tours s'élèvent, droites et fières sur le sommet du coteau, au milieu des champs. Le soir, quand le vent d'ouest passe en sifflant dans les trous noirs des fenêtres et que les oiseaux de nuit s'en échappent en jetant leur cri funèbre, les paysans attardés se signent en tremblant en passant près des débris de la vieille abbaye.

Dans les veillées d'hiver, j'avais entendu raconter de sombres choses sur ces ruines, et plus d'un vieillard affirmait y avoir entendu des bruits de chaînes et des plaintes étranges.

C'est, du reste, la vieille légende attachée à toutes les ruines.

\*.\*

Cela était cependant tout neuf pour moi, pour nous deux. Les deux lieues à parcourir furent enlevées avec cette élasticité de jarret que nous avons tous eue à douze ans, et vers trois heures de l'après-midi nous arrivâmes au pied des tours.

Dans laquelle allions-nous nous aventurer ? La tour du Nord, celle dont les escaliers sont encore solides ? la tour du Nord ou l'autre défendue au public ?

Parbleu ! l'hésitation ne fut pas longue, et comme on défendait de monter dans la tour du Midi, nous la choisismes, nous escaladâmes la barrière vermouluë, et en avant !

Au bout de vingt-cinq marches, plus d'escaliers ; des échelles placées les unes au-dessus des autres en zig-zag jusqu'en haut, tout en haut. A chaque étage, un rebord de trois pieds sur lequel s'appuyait l'échelle suivante. On se mit à escalader les échelles ; tout allait bien, et j'arrivais à l'une des dernières, quant au milieu, crac ! un échelle se brise.....

Au-dessous, le vide....., cent pieds au moins.....

Dire ce que j'éprouvai pendant une demi seconde !..... non, ce n'était pas de la peur..... non, avoir peur tout le monde sait un peu ce que c'est, c'était l'agonie !

Une seconde plus tard, j'étais en haut de l'échelle sur le rebord que vous connaissez, là, près d'une fenêtre. Comment avais-je fait mon compte pour monter le reste des échelons, je n'en savais rien.

Mon camarade, qui était à un étage plus bas, m'a dit plus tard que je ne semblais pas vouloir moisir sur l'échelle et que j'avais joué des jambes assez lestement. C'est tout probable.

Me voilà donc juché là-haut ; mes genoux flageollaient, je m'assis, mon compagnon en fit autant et nous voilà tous les deux, nous regardant, ahuris, dans le blanc des yeux. Nous devions avoir l'air très drôle.

\*.\*

La question était pour moi de descendre. Reprendre l'échelle, il n'y fallait pas penser ; ce n'était pas un échelon seulement qui était brisé, tout le reste était pourri, vermoulu, usé.

Pour comble de malheur, mon camarade, paralysé également par la peur, n'osait plus descendre.

Nous nous mîmes à crier comme des enragés, et j'ai toujours été convaincu que c'est ce jour-là que je me suis donné une des plus jolies voix fausses du globe. Nos cris effrayaient les rares paysans que l'heure ramenait au village. On criaït, puis on se reposait, pour récrier de plus belle quelques instants après.

Un moment, je crus que le moment de la délivrance arrivait. Un homme s'avancait à peu de distance des tours, je l'appelai, il se retourna et sembla chercher d'où venaient les cris, je redoublai d'efforts de poumons..... Enfin, je jetai des pierres et l'une d'elles tomba près de lui.

Il leva la tête, me montra le poing, pendit ses jambes à son cou et disparut.....

Il y avait longtemps que nous étions là, le soleil avait disparu, la nuit était venue, des chauves souris faisaient des cercles autour des ruines et d'aucunes mêmes entraient dans la tour. Ces bruits d'ailes nous jetaient dans des transes mortelles....

Tout à coup, un murmure de voix lointaines arriva jusqu'à nous. Nous tendons l'oreille, le bruit devient plus distinct, ce sont des hommes qui se dirigent de notre côté. Les voilà, ils ont des torches, on voit des reflets d'acier, ce sont des gendarmes, suivis d'une foule d'hommes et d'enfants qui viennent à la tour.

On nous ordonne de descendre, nous expliquons notre cas.

Le brigadier nous dit que tout cela s'éclaircira au poste. Au poste ?

Eh oui ! on venait nous arrêter pour avoir jeté des pierres à M. le Maire !

C'était à M. le Maire que j'avais lancé un caillou du haut de mon beffroi !

Qu'importe ! le poste, la prison, c'était pour nous la délivrance.

On alla chercher des échelles solides, nous descendîmes et nous fûmes conduits à la mairie avec une magnifique escorte de paysans armés de fourches et de bâtons.

Des amis de nos parents nous reconnurent, tout s'arrangea et nous revînmes bien tard à la maison. On nous donna du pain sec pour souper, et le lendemain un bon pensum nous récompensa de notre escapade.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je n'aime pas les excursions dans les tours.

\*.\*

Je n'ai pas encore souhaité la bienvenue à l'*Etudiant*, excellente petite revue mensuelle, publiée par M. l'abbé Baillargé, du collège de Joliette.

Je répare aujourd'hui cet oubli ; j'espère que l'*Etudiant* va devenir la pépinière des écrivains de l'avenir. Il est bon que le collégien, l'écolier apprennent de bonne heure le dur métier de journaliste ; sous une direction intelligente et énergique, guidés par un homme supérieur comme M. l'abbé Baillargé, ils essaieront leur plume et les meilleures resteront.

L'*Etudiant* à la note juste, il est bien fait et instructif.

Longue vie au jeune confrère.

LÉON LEDIEU.